

Nande Coquerel

Tout ce que je n'ai pas dit...



Avant-Propos

« Le temps des secrets de famille est révolu. Tout le monde est mort ! Je peux tout révéler ! » me confie Nande, avec humour, de sa petite voix cristalline !

D'une élégance raffinée, Nande est fine, presque fluette. Son charme est intact : le temps ne lui a pas fait outrage.

C'est presque étrange...

A cent ans, en 2013, elle publie son premier livre « Mon Enfance Assassinée », témoignage poignant de son martyre entre deux parents diaboliques qui se haïssaient avec passion...

Ce livre est la suite de son autobiographie : elle y raconte sa vie hors du commun, faite de rencontres, quelque fois insolites, de voyages dans le monde entier, les hommes de sa vie, ses enfants, ses amis, sa quête incessante d'amour.

Abandonnée par son père, elle se retrouve sans argent, son bébé dans les bras, sur les routes de l'exode. Un homme va la sauver.

Elle croit avoir rencontré l'amour. Il est beau, entreprenant, généreux. Il sera le père de son second enfant.

Malheureusement, son bonheur va s'écrouler comme un château de cartes...

La voici à nouveau seule, avec pour seule richesse ses deux petits garçons et sa foi inébranlable.

Puis, en 1945, réfugiée à Cannes, elle rencontre par hasard, l'amour de sa vie, son mari, Jacques Coquerel, artiste peintre. Très éprise de ce génie

qui éveille sa sensibilité artistique, elle souffre : il est caractériel, irresponsable. Elle se réfugie dans l'écriture.

Au fil des années, elle compose des poèmes originaux, tant par leur respiration particulière, que par leurs sujets.

Ballotée entre l'Afrique, la France, le Magrebh, au fil de la carrière de son mari, elle noircit des cahiers d'écolier, notant tous les événements marquants de sa vie. « Pour exister un peu ! » dit-elle en souriant, de ce sourire de jeune fille enthousiaste qu'elle n'a pas perdu...

Rejetée, bafouée par sa grand-mère richissime, elle est la parente pauvre qui souffre d'un cruel manque d'amour.

Nande se donne un destin, conduisant sa vie au fil de l'eau, du bout du coeur et de l'espoir !

Neuf ans de souffrance, cent un ans de foi, une si longue vie d'amour...
Voilà le résumé de son existence !

Nande Coquerel est intemporelle, intelligente jusqu'au subtil, mais ce qui la rend unique est sa foi en Dieu et en l'amour.

Elle aime jusqu'au sacrifice.

L'amour est sa raison de vivre...

Serait-ce la conséquence heureuse, même merveilleuse de son enfance malheureuse ?

J'en doute. Elle est « équipée » pour aimer, une vraie bénédiction !

Nande est une grande dame qui a encore beaucoup à donner, à partager, pour conserver l'espoir aux plus désespérés...

Dominique Martin-Delorme

Ecrivain, auteur

Prologue

Lors de l'écriture de mon premier livre « Mon Enfance Assassinée », paru aux Editions Mélibée, en Octobre 2013, j'avais pour ambition principale de mettre à jour mon supplice d'enfant qui a duré neuf longues années, dans le silence et le secret absolu.

Il me fallait absolument lever le voile sur cette période de ma vie qui m'a laissée tant de séquelles, tant de souffrances, encore aujourd'hui.

Je tenais à ce que mes enfants sachent la vérité sur mon passé de martyre de deux parents qu'ils avaient connus vieillissant et dont ils n'avaient jamais imaginé la fourberie diabolique.

Ce passé m'étouffait tellement, qu'en recherchant mes notes, je me suis rendue compte que j'avais écrit mon histoire à plusieurs reprises, à des époques différentes de ma vie, sans jamais avoir eu le courage d'aller jusqu'au bout de ma démarche. Pourtant la vérité devait éclater, je le savais. Il le fallait absolument, j'en avais besoin.

J'ai choisi mon centième anniversaire, oui, j'ai attendu cent longues années, que tout le monde n'a pas le privilège de vivre, pour me rendre enfin justice.

J'ai alors enfin trouvé le courage, aussi incroyable que cela puisse paraître, de prendre mon malheur à pleines mains, de le regarder en face pour la première fois et d'en faire jaillir une série de phrases, puis de chapitres et enfin un livre.

Puis, à la fin de mon récit, que je destinais à mes fils, je me suis mise à penser à tous ces enfants maltraités d'aujourd'hui, dont on raconte le sinistre destin sur les médias, à toutes ces femmes battues, torturées par

leur mari, leur compagnon, à tous ceux qui souffrent de la violence et de la cruauté de leurs proches...

En effet, malgré toutes les améliorations sociales et légales qui renforcent la protection de l'enfant et de la femme ou de l'homme battus depuis les années 1918-1927, au cours desquelles j'ai été gravement maltraitée moi-même, je sais que bon nombre de victimes innocentes ne peuvent toujours pas se soustraire à leur bourreau.

C'est pour elles, alors, que j'ai décidé de franchir l'étape de la publication de mon livre, pour les rassurer, les consoler. Mais aussi pour leur donner du courage, leur rendre la foi...

Je veux partager non seulement ma souffrance avec eux, mais aussi mon destin, toute la vie que j'ai réussi à me construire après, et cela, malgré les erreurs que j'ai pu commettre, envers et contre mes parents sataniques.

Je souhaite leur laisser un message d'espoir et de confiance au travers de « Mon Enfance Assassinée ».

Ce second livre en est la suite. Le récit de ma vie en détail, un regard objectif sur mes tortionnaires et toute ma famille, complice indulgente de mon martyre.

En fait, mes parents, en apparence étaient des gens bien ordinaires, dont on n'aurait pas imaginé la cruauté. Pourtant, comme tous les pervers, ils avaient deux visages. Celui qu'ils montraient en société et puis le véritable, celui qu'ils montraient à moi seule, leur victime. Ils se servirent de moi comme exutoire unique et privilégié des maux qui rongeaient leur couple passionnel...

Ils ont réussi, sans jamais être vraiment démasqués complètement, à me faire souffrir gravement durant neuf années en continu, sans interruption...

De quoi en perdre l'équilibre et la raison !

J'ai souhaité montrer aussi que, malgré tout, j'ai été aimée, que j'ai su aimer à mon tour, donner, partager.

En réalité, si je n'ai pas su haïr, j'ai beaucoup aimé, de ton mon être, avec fidélité, intensité.

La haine, l'indifférence de mes parents, leur désamour, ont semé... l'amour en moi : j'ai toujours voulu donner ce que je n'avais pas reçu !

Ils ne m'ont rien appris, rien donné.

J'ai fait des erreurs, mais j'ai toujours essayé de réparer et ne me suis jamais défilée devant la difficulté.

Grâce à Dieu, j'ai eu cette grande force d'âme.

Mes parents ne connaissaient pas la Sainte Trinité et d'ailleurs, ne voulaient pas la connaître, pas plus que mes grand-parents paternels, maternels, ainsi que toute ma famille.

Pourtant, au hasard de mon chemin, j'ai rencontré Dieu.

La rencontre de ma vie !

J'avais vingt-cinq ans et depuis lors, il est dans mon cœur et dans mon esprit. La route pour aller jusqu'à lui m'a été indiquée, en toute discrétion et délicatesse, par mes très chers amis Andrée et Albert dont je parle beaucoup dans mon livre...

Je les ai suivis vers la lumière !

Qu'ils soient bénis !

A partir de ce moment-là, où je me suis sentie « habitée », tout à changé. J'ai porté un tout autre regard sur la vie, les autres, la nature...

J'ai eu soif de connaître, comme j'ai eu soif d'aimer...

J'ai été protégée d'une quelconque soif de vengeance ou d'une rancune infernale qui aurait fait de moi une femme triste et désolée...

Peut-être (en tout cas, c'est mon vœu le plus cher) à la lecture de ce second livre qui raconte ma vie, certains lecteurs inconnus, se sentiront attirés vers un peu de spiritualité, seront conduits à fouler le sol d'une église, comme je l'ai fait avant eux, à la recherche de la bonne nouvelle que j'ignorais encore et qui a changé ma vie...

En réalité, pendant que je subissais mon calvaire de neuf ans, j'avais entendu parler de Dieu. Mais je pensais qu'il ne me regardait pas, que je ne l'intéressait pas.

Il ne venait pas me sauver.

Il était pourtant près de moi tout le temps, sans que je m'en rende compte, m'évitant de commettre l'irréparable contre moi-même...

Ensuite, abandonnée une deuxième fois par mon père au fond d'un orphelinat catholique, je voyais, à quatorze ans, des religieuses, filles du Christ, se comporter comme des gardiennes de cellules en prison.

Aucune n'ouvrait son cœur aux pauvres petites filles que nous étions et mon opinion se trouvait renforcée : je me disais que Dieu n'aimait pas ses créatures !

Je n'avais pas compris que j'étais déjà, par mes interrogations mal fondées certes, sur la route de la foi.

La foi de toute une vie qui ne m'a jamais plus quittée.

Dès lors, je vous invite à la lecture de ce récit de ma vie, en toute fraternité et dans la joie !

Première Partie

Les Miens

Amour, Intégrité

Perversité, Douleur

Richesse, Indifférence

Regrets, Pardons

Ce qu'ils sont devenus...

Chapitre 1

Le couple : Eugénie et Fernand-Edouard

L'air était vif et frais, en cette fin d'Octobre 1912.

Les feuilles des platanes emportées par le vent, offraient tous les tons d'or roux avec un peu de vert de l'été achevé. Tourbillonnant en hâte, elles s'engouffraient dans la petite rue.

Au n° 2 bis de la rue Commines, à deux pas du boulevard des Filles du Calvaire, un bar discret, peu éclairé.

Derrière le comptoir, se tenait un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, grand, brun, les yeux noirs, vifs, inquisiteurs, pailletés de petits éclats d'or. Une fine moustache ombrail très légèrement sa bouche bien dessinée.

C'était un bel homme, à la démarche souple et décidée, encore qu'une certaine nervosité marqua son caractère.

Quelques clients s'attardaient au comptoir, il était près de 20 heures. L'un d'eux offrit au patron de se joindre à eux, pour boire le dernier verre. Il avait l'air jovial, comme celui qui prend à la vie ce qu'il y a de meilleur.

Fernand-Edouard ne refusa certes pas. Il avait acquis ce modeste établissement six mois auparavant, lors de son mariage.

Il fallait à Fernand-Edouard beaucoup d'amabilité pour augmenter sa clientèle, mais il ne ménageait pas sa peine.

Son épouse, Eugénie, petite, menue, bien faite, aux jolis cheveux châtain foncé, coiffés en chignon ramené au-dessus de la tête, laissant, avec souplesse les cheveux fins gonflés tout autour, à la manière d'une grosse brioche.

Elle était vêtue simplement mais avec élégance. Elle portait une robe d'un joli vert bouteille, la taille, très fine, bien prise dans un corset serré. La

jupe, à plis couchés, s'évasait, lorsqu'elle marchait. Un petit col blanc atténuait l'austérité de la robe.

Elle était chaussée de jolies bottines de peau souple et brune.

Le visage était fin, d'un ovale léger, mais le port de tête et surtout le regard révélaient une dureté, une autorité peu commune. Cependant, son sourire était charmant, et, lorsqu'elle le voulait, elle savait être plaisante.

Ce soir, elle fait irruption derrière le comptoir, sortant de la cuisine, après avoir préparé le repas. Voyant le verre d'Edouard posé sur le bar après qu'il y eut trempé ses lèvres, elle s'en saisit d'un geste brutal, puis le vida avec autorité dans le bac de rinçage.

Fernand-Edouard ne dit pas mot.

Fier, même, orgueilleux, ce geste lui déplut énormément.

D'un mouvement nerveux, il attrapa sa femme par le bas du dos, à la manière dont un maître prend un jeune chien par la peau du cou, lorsque celui-ci fait une sottise. Ainsi, la maintenant d'une poigne ferme, il lui fit monter un étage, ouvrit la porte et jeta son épouse sur le lit.

Ensuite, il referma la porte à clef – cette chambre spacieuse leur servait d'appartement –.

Puis, il redescendit reprendre sa place derrière le comptoir, se servit un autre verre qu'il vida d'un trait pour apaiser sa colère, tout en disant plaisamment aux clients médusés : « Ma femme adore les plaisanteries ».

Mais cette réflexion ne trompa personne.

Les femmes n'étaient pas insensibles au charme de Fernand-Edouard et Eugénie avait toutes les raisons d'être jalouse. Si bien que les scènes, les déchirements, puis les réconciliations se succédaient sans trêve, ni répit. L'infidélité de Fernand-Edouard était stimulée par la jalousie de son épouse.

Pourtant, ils avaient fait un mariage d'amour.

Eugénie était fort éprise de Fernand-Edouard, mais peu intelligente, elle ne se rendait pas compte de l'inefficacité de ses scènes. Elle lui parlait sèchement devant les clients, croyant ainsi affirmer son droit de propriété sur son mari, alors qu'elle ne réussissait qu'à le jeter dans d'autres bras plus apaisants.

En pleine lune de miel, leur vie conjugale était cependant très épicée.

Ce matin-là, Eugénie, pourtant courageuse, refusa de se lever.

Elle ne voulut prendre aucune nourriture, en proie à de violentes nausées. Fernand-Edouard ayant beaucoup à se faire pardonner, montait, chaque matin, le petit déjeuner à sa femme.

Ce jour-là, rien ne put la décider à bouger, ni les baisers, ni les attentions, ni les caresses.

Tous deux comprirent que le fruit de leurs ébats était bel et bien en train de germer.

Fernand-Edouard était assez satisfait : il aimait les enfants. Il pensait que son épouse, occupée avec son bébé, le laisserait courir tout à sa guise.

Eugénie voyait les choses différemment. Elle n'aimait nullement les enfants et commença à haïr ce petit être qui allait grandir, se développer en elle, sans sa permission.

Puis, elle adorait Fernand-Edouard.

Elle s'imagina bientôt énorme, déformée, tandis qu'il se détournerait encore plus sûrement d'elle.

Elle avait vingt ans, un mari expérimenté, elle se sentait aimante, mais pas du tout prête à assumer une maternité.

Cette première période de grossesse la laissa pâle, amaigrie et profondément écoeurée.

La fibre maternelle ne s'éveillait pas en elle. Elle ressentait plus d'ennui que de joie dans la perspective de ce futur événement.

Elle ne se prépara nullement à cette maternité.

Ni berceau, ni layette n'attendaient ce petit être qui n'avait pas demandé à venir au monde.

Il lui arrivait de se demander ce qu'elle allait faire de cet enfant.

Il n'y avait aucune place pour lui dans sa vie.

Fernand-Edouard avait pris la décision d'informer ses parents qui vivaient dans le Loiret.

Il espérait pouvoir s'en remettre à eux pour trouver une solution au sujet du futur bébé.

Chapitre 2

La rencontre : Lise et Charles

Lise était la seconde femme de Charles, le père de Fernand-Edouard.

Sa première épouse, une superbe créature, avait trop de charme pour faire une épouse idéale et une mère pour Fernand-Edouard.

Lorsque le garçonnet eut sept ans, elle abandonna là le père et l'enfant et partit vivre sa vie comme elle l'entendait.

Charles, herboriste à Montmartre, d'où il était natif, garda son fils avec lui, mais se promit de faire un meilleur choix dans un futur mariage.

Charles était bel homme, brun, des yeux expressifs et tendres.

Il avait du succès auprès des femmes.

Un jour, faisant son marché à Neuilly-sur-Seine, il fit la connaissance d'une grande et belle femme, à qui il acheta du poisson. Celle-ci servait avec beaucoup de soin. Elle tenait à son compte, un grand étal de poissonnerie et gagnait largement sa vie.

Charles revint le lendemain, puis le surlendemain, puis encore, et, voyant qu'il avait ses chances auprès de la jolie fille, il osa lui dire : « Mademoiselle, puis-je vous offrir une tasse de chocolat ? ».

Lise était secondée par deux vendeuses. « Avec grand plaisir, Monsieur ! » lui répondit-elle, enjouée.

Juste à côté, un salon de thé avec de succulents gâteaux les attendaient.

Ainsi l'idylle de Charles et Lise se noua-t-elle !

Ils se firent des confidences.

L'un et l'autre avaient été mariés une première fois, puis avaient divorcé.

Lise était provinciale. Née dans le Loiret, dans une famille de dix enfants, elle était la cadette.

Son père était vigneron à Châtillon-sur-Loire.

Elle raconta à Charles l'essentiel de sa vie.

« Je me suis mariée avec un Parisien qui m'a installée dans une jolie maison près de chez mes parents, fort heureusement.

Il revenait de temps à autres, apportant son linge sale, remportant ses chemises soigneusement blanchies et repassées, puis disparaissait à nouveau. » lui confia-t-elle.

« Je patientais deux années, n'ayant pour ainsi dire rien à manger, car le beau Parisien me laissait sans argent. Ne voulant rien avouer à mes parents, je mangeai très peu.

En cachette, dans le grenier de mon père, j'emplissais mes poches de haricots secs, puis, je me bourrais de panade.

Un jour, n'y tenant plus, j'avouais à mon père ma pauvreté et ma détresse, mais, fièrement, je lui dis que j'allais divorcer et partir à Paris pour y travailler.

Le pauvre homme était dépassé. Il avait cru sa fille heureuse, bien mariée, avec une jolie maison. – Mais la cage n'a jamais nourri l'oiseau –, lui dis-je ! » poursuivit-elle.

« Je décidai ma sœur, de deux ans mon aînée, à venir à Paris avec moi.

Toutes deux, avec nos économies, nous avons acheté aux Halles, deux caisses de poissons.

Deux heures plus tard, nous voici installées dans la plus belle banlieue immédiate de Paris, à Neuilly-sur-Seine, sur le marché.

Nous avons tout vendu, réalisant un bénéfice assez important, qui nous permit, le lendemain, d'acheter trois caisses de poissons.

Puis, ainsi de suite, nos bénéfices faisant boule de neige, notre étal a fini par devenir le plus important du marché.

Il fallait du courage, l'hiver les mains dans la glace, vidant, écaillant, parant le poisson pour la belle clientèle de Neuilly.

Ma sœur, de santé plus délicate, dû abandonner le métier et revenir sous le toit paternel. »

« Voilà, vous savez tout de moi ! » conclut-elle à l'adresse du beau garçon qui la dévorait des yeux.

A son tour, Charles raconta sa vie à Lise.

« Mes parents m'ont fait poursuivre quelques études ; puis j'avais un goût très prononcé pour la botanique.

Avec l'aide de mon père, j'ai pu acheter le fonds d'herboristerie, où je désire vous conduire rapidement, si vous voulez bien ! ».

Charles était très courtois...

« M'ayant, avec confiance, relaté votre vie, à mon tour, je vais vous raconter l'essentiel de la mienne.

Je me suis marié jeune, à une très jolie fille d'Angers. J'eus le coup de foudre en la rencontrant chez des amis communs.

Très vite après nos noces, nous avons eu un petit garçon qui a sept ans maintenant.

Ma femme, couturière de son état, me trompait allègrement, me sachant occupé à l'herboristerie. Elle faisait une petite mise en scène, mettant la machine à coudre en évidence, jetant des bouts de fils sur le tapis, répandant des épingles un peu partout, pour me faire croire qu'elle travaillait !

Nous avons passé ainsi six années ensemble, durant lesquelles, peu à peu, notre amour s'effrita.

Notre fils commençait à comprendre.

Un jour, je l'ai surprise avec un autre homme.

J'ai fait une scène : elle est partie, me laissant Fernand-Edouard, un enfant turbulent et difficile, il faut bien que je l'avoue tout de suite. »

« Peu importe, j'adore les enfants ! » rétorqua Lise, de plus en plus charmée par ce beau garçon qui lui comptait l'essentiel de sa vie, avec la certitude d'être compris.

Le divorce de Charles venait de se terminer. Ils étaient libres tous les deux.

Lise était grande et portait bien la toilette.

Charles était charmé par son regard vif, intelligent, jamais dur ou méprisant comme celui de son ex-femme.

Lise était rassurante : son visage, encadré de jolis cheveux blond cendré, ondulés, était empreint d'une grande bonté.

Elle portait ses beaux cheveux clairs en bandeaux, de chaque côté de son visage, maintenus dans un joli chignon serré. Le nez, un peu fort, donnait à son doux visage, un certain caractère.

Elle portait des jupes très amples, gonflées par plusieurs jupons.

Sa taille était fine et élancée.

Pour protéger les manches de ses robes, elle revêtait des manchettes qui partaient du poignet et montaient jusqu'au-dessus du coude ; ces manchettes serrées par un élastique se terminaient par un volant de broderie anglaise.

Un joli tablier blanc enveloppait toute la jupe.

Lise était en parfaite adéquation avec la clientèle très exigeante de Neuilly-sur-Seine.

Rien d'étonnant à ce que Charles, un mois après leur première rencontre, demanda à Lise si elle acceptait de l'épouser.

A cette question, Lise, troublée, rougissante comme une toute jeune fille devant cet homme, dont elle se sentait déjà devenir la chose, lui répondit timidement : « Pensez-vous que votre fils n'en prendra pas ombrage, qu'il sera prêt à accepter mon affection, ma tendresse ? »

Charles ne se souciait pas de cet important détail. Il voyait Lise si gracieuse, cet air de grande bonté inscrite sur son visage, ses cheveux...

Il avait également perçu chez elle, tant de cœur, tant de générosité, qu'il lui semblait impossible qu'elle n'aime pas Fernand-Edouard comme son propre fils. Plus que la propre mère de l'enfant n'avait su l'aimer, puisqu'elle l'avait abandonné sans hésitation aucune.

Il était très amoureux et les choses s'enchaînèrent.

Ils partirent pour Châtillon-sur-Loire, faire part de leur projet aux parents de Lise. Ils revinrent avec la bénédiction de ceux-ci.

Avec un peu d'appréhension toutefois, pour Monsieur Gressin, qui craignait tant que sa cadette ne rencontre une nouvelle déception.

Il n'en fut rien.

Tous deux travaillaient dur.

Fernand-Edouard ne s'améliorant pas, Charles décida de le mettre en pension à Saint-Nicolas.

Charles avait déclaré une allergie à certaines plantes qu'il recevait et vendait. Il dû, quelques années plus tard, céder le fonds d'herboristerie.

Seule, Lise, avec l'aide de trois vendeuses, maintenant, prospérait dans son entreprise. Charles, devenu asthmatique, restait le plus souvent dans leur appartement de Neuilly.

Il préparait volontiers les repas pour Lise et lui-même.

Le ménage vivait heureux, la poissonnerie produisait de confortables bénéfices. Charles boursicotait un brin.

Il arrondit le capital.

Enfin, vint le jour, où, tous deux, nantis d'un capital suffisant, décidèrent de se retirer des affaires.

Attirés par la beauté des cieux de la Loire, ils cherchèrent à acquérir une jolie, mais modeste maison, dans la région.

Le notaire de Gien en connaissant une à trois kilomètres de la ville, au lieu-dit « La Vallée », ils la visitèrent. Lise fut ravie de trouver une maison vieillotte, avec de petites poutres de chêne aux plafonds.

Une belle cuisine ensoleillée donnait de plein pied dans un beau jardin potager, garni d'arbres fruitiers. Le devant de la maison était un parterre de fleurs multicolores.

L'affaire fut conclue et ils s'y installèrent après quelques améliorations nécessaires.

Ils achetèrent un cabriolet et un cheval.

A droite de la maison, il y avait une grande remise et un endroit, pour que le cheval y demeure à l'aise.

Un pré, derrière cet ensemble, lui permettrait de se dégourdir les jambes, lorsque Charles n'allait pas faire son marché à Gien, le matin, ou que Lise ne courrait pas les salles des ventes des environs, pour terminer l'ameublement et l'enjolivement de leur petite maison.

Des bibelots attrayants, des meubles bas, des chauffeuses aux dossiers hauts et d'autres meubles drôles prirent place dans le salon ou la salle à manger.

Il y avait deux chambres, également de plein pied.

Toutes les pièces étaient assez petites, sauf la chambre qui faisait suite au salon et qui, elle, était de bonne dimension.

Lise et Charles s'y installèrent.

Ils coulèrent des jours heureux, eurent de bons voisins, avec qui Lise sympathisait.

Sa grande habitude du commerce, la rendait agréable à fréquenter et l'isolement total n'aurait pas convenu à son caractère avenant.

Charles s'occupait un peu du jardin et entretenait l'attelage en parfait état.

Fernand-Edouard venait d'avoir treize ans, lorsqu'un mot du Directeur de Saint-Nicolas apprend aux parents que celui-ci a disparu, ayant quitté l'établissement le matin.

Fous d'inquiétude, ils préviennent la Police, mais rien, aucune trace de l'enfant, aucune information sur sa fugue.

Enfin, après trois semaines d'angoisse, une lettre arriva d'Angleterre.

Fernand-Edouard était parti, passager clandestin d'un cargo partant pour Southampton.

De là, il avait gagné Londres de relai en relai, n'ayant pas ou peu d'argent. Il avait vendu à ses camarades de Saint-Nicolas tout ce qu'il possédait.

Il était intelligent et se disait bien qu'il lui fallait trouver un travail au plus vite. Il était grand, paraissait quinze ou seize ans.

Il se fit engager dans le meilleur restaurant londonien, afin d'apprendre le métier de cuisinier ainsi que la langue de Shakespeare, indispensable, s'il voulait ne pas se tromper dans les divers ingrédients réclamés par le chef pour parfumer les sauces.

Les parents, rassurés, entretenirent une correspondance régulière avec Fernand-Edouard qui passa ainsi six ans à Londres.

De retour en France, il fait un saut dans le Loiret pour embrasser son père et Lise, toujours prête à pardonner.

Charles avait la dent dure et gardait une certaine rancune à son fils qui avait choisi seul son destin, à l'âge où l'on use ses fonds de culotte sur les bancs scolaires.

Fernand-Edouard, de retour à Paris, cherche un emploi de cuisinier, mais personne ne veut faire confiance à un aussi jeune homme ; il doit se contenter d'un emploi de garçon de café.

Légèrement déçu, il accepte, pour vivre.

Puis, appelé sous les drapeaux, le voici nommé à Versailles pour trois années.

Faire le mur, goûter à la prison militaire, il veut tout connaître et, en effet, tout est tenté et plus ou moins réussi.

Libéré de ses obligations militaires, il reprend ses recherches d'emploi.